



Texte et dessins de

THOMAS

La
JEUNESSE
extraordinaire
de
MARIUS



La
JEUNESSE

extraordinaire de

MARIUS



Les glorieux débuts d'un grand homme



Lorsque naquit celui qui devait devenir le roi de France Henri IV, son père, le roi de Navarre, lui frotta les lèvres avec une gousse d'al pour lui donner force et courage. S'inspirant de cet exemple historique, l'émérite chasseur Olive Cabasson mit un peu de poudre à fusil sur les lèvres de son neveu Marius, la première fois qu'il le vit.

Grâce à sa bonne constitution, grâce aussi aux soins de son excellente nourrice arlésienne, Marius se fit de suite remarquer par sa robustesse et sa



vigueur. Malheureusement, il ne voulut pas se décider à marcher. Et il aurait sans doute passé sa vie assis sur son oreiller si l'oncle Olive ne lui avait envoyé, certain jour, un jouet de caoutchouc.

Ce jouet représentait un lion à la crinière



abondante, à l'oeil féroce, aux crocs menaçants. A la vue de cet animal inconnu, Marius qui était d'une famille de chasseurs sentit l'instinct ancestral bouillonner en lui. Il se leva d'un bond, alla au devant du fauve de caoutchouc et lui donna un vigoureux coup de pied. Ce fut ainsi que le Ban-bin apprit à se tenir debout et à marcher.



Quand Marius eut atteint l'âge de dix ans, il joua le moment venu de commencer la série de ses exploits. Un jour qu'une ménagerie s'était installée dans son quartier, le futur héros dit à ses petits camarades : « Vous voyez ce bifteck ? Eh! Bien, je vous parie 75 «billes et 25 sucettes au caramell que je le



— C'est pas vrai! s'écrièrent en chœur garçonnets et fillettes
— C'est pas vrai? fit Marius. Vous allez bien voir si ce n'est pas vrai! Entrez avec moi dans la baraque et vous me verrez donner ce bifteck, moi-même au lion dans sa cage! » Marius en effet, offrit le morceau de viande au fauve, mais... au bout d'une pique, à travers les barreaux
— C'est pas de jeu! protesta le chœur des enfants. Tu as dit que tu donnerais le bifteck au lion, dans sa cage. — Eh! Bien? Est-



* ce qu'il n'était pas
* dans sa cage, le lion?
* rispoita Marius. Je n'ai
* jamais dit que j'y entrerais dans la cage! — Bravo! approuva
* le dompteur. A défaut de sang-froid en action, tu en as à
* revendre en paroles : tu iras loin, mon gargon ! »
Marius n'oublia jamais les paroles du belluaire, sa virile poignée de main et le coup de patte amicale du vieux lion reconnaissant. Pour l'anniversaire de ses douze ans, l'oncle



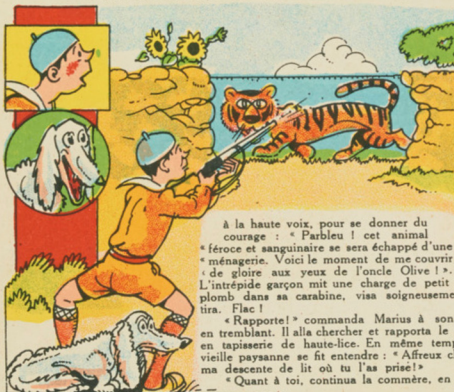
Olive lui fit cadeau d'une carabine à air comprimé et d'un chien nommé Frisottin. Après avoir poursuivi pendant plusieurs heures un lièvre trop main pour un chasseur novice, Marius s'endormit et fit un songe prophétique. Il rêva qu'il abattait un tigre, d'une seule balle



dans l'oeil, endroit vulnérable entre tous, et que, pour être plus sûr de l'avoir tué, il l'achevait d'un coup de crosse de carabine. Zou! Après quoi, il le dépeçait et s'en faisait une superbe descente de lit. Ce songe l'ayant réveillé en sursaut, Marius reprit sa battue, suivi de Frisottin fier comme



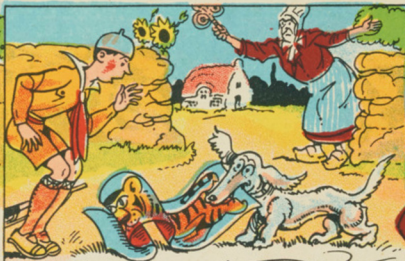
Artaban de servir un tel maître. Et, chose étrange, il se trouva tout-à-coup face à face avec un tigre. Un tigre dans la banlieue de Marseille! La ferme provençale ne renferme aucun spécimen de ces grands félins. Pourtant, notre chasseur n'avait pas la berlie, si novice qu'il fût : un superbe tigre royal était bien devant lui. Le sang de Marius ne fit qu'un tour. Quant à Frisottin, il ne se sentit plus fier du tout. Marius se ressaisit aussitôt, et dit



à la haute voix, pour se donner du courage : « Parbleu ! cet animal, si féroce et sanguinaire se sera échappé d'une ménagerie. Voici le moment de me couvrir de gloire aux yeux de l'oncle Olive ! ». L'intrepide garçon mit une charge de petit plomb dans sa carabine, visa soigneusement le fauve immobile et tira. Flac !

« Rapporte ! » commanda Marius à son épagneul. Frisottin obéit en tremblant. Il alla chercher et rapporta le tigre, un superbe animal... en tapisserie de haute-lice. En même temps la voix courroucée d'une vieille paysanne se fit entendre : « Affreux chien ! Veux-tu bien remettre ma descente de lit où tu l'as prise ! »

« Quant à toi, continua la commère, en prenant le garçonnet sous



« son bras, voilà pour l'apprendre à cribler de plombs ma carpette ! » Et Marius, honteux de sa méprise, fut, par surcroît épousseté comme une vulgaire descente de lit.



Une Pêche Miraculeuse



Un matin, l'oncle Olive dit à Marius : « Pichoune, nos ancêtres ne vivaient pas uniquement du gibier de leur chasse mais encore du produit de leur pêche. Allons chercher notre vie au bord de la rivière. » Ils partirent, équipés en véritables chevaliers de la gaulle : lignes à mouliner, époussette, et jusqu'à un harpon, pour le cas où se présenterait une baleine.



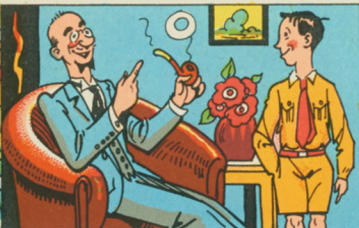
L'oncle Olive, botté de caoutchouc, entra dans l'eau jusqu'aux genoux, afin de dépister les poissons en leurs retraites profondes. Mais, tanches et gardons, peu curieux de voir quelle sorte d'hameçons employaient nos pêcheurs, restèrent tranquillement chez eux. Et les heures passèrent sans que la plus petite touche vint rompre la monotonie de l'attente.



Monotonie si désespérante que les chevaliers de la gaulle apprirent de tous leurs vœux un événement imprévu. Cet événement arriva bientôt, provoqué par le garde-champêtre. Le représentant de l'autorité appréhenda sévèrement l'oncle Olive et l'apostropha en ces termes : « Hé ! l'homme ! Vous ne savez donc pas que la pêche est fermée ? »



Le sang chevaleresque de Marius ne fit qu'un tour. « Soyez poli ! » s'écria le garçonnet. Le garde-champêtre le toisa. « Silence, moucheron ! » commanda-t-il. Mais le chien Frisottin avait le cœur bien placé, lui aussi. Croyant son jeune maître en danger, il sauta sur le garde « chien de métier ! » s'écria celui-ci. Ça ne mord que pour celui qui ne pêche pas ! »



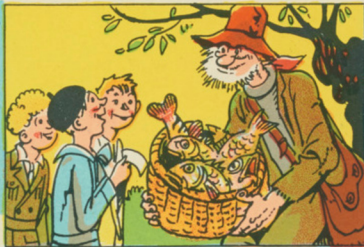
Résultat de cette journée mémorable : une première contrevention pour délit de pêche en temps de fermeture, et une autre pour n'avoir pas muselé Frisottin, animal des plus féroces. Le soir, l'oncle Olive dit à Marius : « A mon avis, si les poissons ont dédaigné nos appâts, c'est qu'ils savaient la pêche fermée ! »



L'ouverture de la pêche avait lieu quelques jours plus tard. « Nous y participerons, assura l'oncle — Et, cette fois, nous dépeuplerons la rivière ! » certifia le neveu. La fatalité en décida autrement. L'oncle Olive dut s'absenter ; et Marius, retenu à la chambre par la grippe, fit seul l'ouverture, du détrimement des poissons rouges que tante Aveline élevait avec amour, dans un bocal de verre.



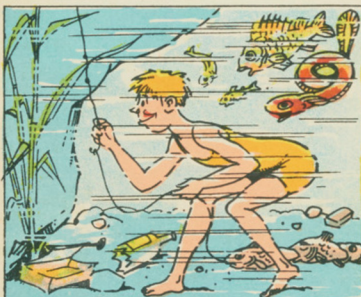
Dès qu'il fut guéri, Marius se rendit sur les bords de la rivière où l'attendaient ses petits camarades. « Mazette ! Quel gigantesque panier ! » s'exclame Antoine, dit « l'Amiral », parce que son père était capitaine du long cours. — Il n'est pas trop grand pour tous les poissons que je veux y mettre ! riposte le jeune présomptueux.



Marc « le frisé » et Auguste « la grenouille » firent entendre un murmure d'admiration. Or, les trois garçons avaient compté de faire une bonne farce à ce Marius vraiment trop hâbleur dont les fanfaronnades dépassaient les bornes. Ils avaient acheté toute sa pêche à un vieux braconnier d'eau.



Il y avait un peu de tout dans ce panier de poisson frais pêché : gardons et brochets, perches chevesnes. Bref, de quoi faire une friture ou une matelote suffisante pour un banquet de 50 couverts. Pendant que se tramait ce complot, Marius s'était installé et, guettant le bouchon de sa ligne, il attendait, sans trop d'impatience, la pêche miraculeuse qu'il ne pouvait manquer de faire... du moment qu'il s'y était solennellement engagé. Auguste n'avait pas volé le sobriquet de « la grenouille » sous lequel il était connu à 10 lieues à



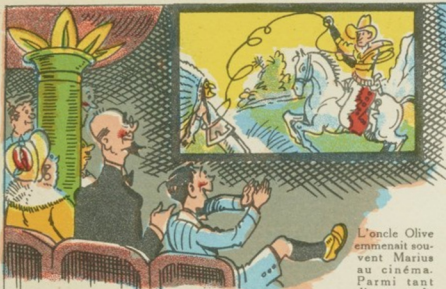
la ronde. Il partageait en effet avec les batraciens la faculté de vivre en amphibie, c'est-à-dire de respirer aussi bien dans l'eau que dans l'air. Cette faculté lui valut d'être chargé par ses camarades d'accrocher à la ligne de Marius le poisson acheté du vieux braconnier.



Auguste opère avec une délicatesse telle que le bouchon ne remue même pas. Quand ce fut fait, il tira un coup sec sur la ligne. En voyant son bouchon disparaître, Marius tira à son

tour et sortit de l'eau une ribambelle de poissons dont chacun s'emblait vouloir avaler celui qui était placé devant lui. Alors que ses petits camarades et quelques témoins, mis dans la confidence, feignaient un étonnement intense, Marius resta persuadé que cette pêche miraculeuse était due à sa seule valeur. Ne lui enlevons pas cette illusion.

Le Chien enragé



L'oncle Olive emmenait souvent Marius au cinéma. Parmi tant d'œuvres de genres diffé-

rents projetées sur l'écran, les préférences allaient à ces films d'aventures où l'on voit des cow-boys américains, montés sur des chevaux fougueux, capturer au lasso d'autres chevaux indomptés ou des Indiens Sioux aventureux, tomahawk en main, sur le sentier de la Guerre.



Marius applaudissait à tout rompre à ces exploits qu'il rêvait d'accomplir un jour pour son propre compte. A l'oncle Olive qui disait : "Te doutes-tu de ce que représente d'adresse cette habileté à lancer le lasso ? ", le présomptueux adolescent répondit : "Peuh ! Avec un rien d'entraînement, il est possible de faire aussi bien, sinon mieux !"



Et Marius s'entraîne à lancer le lasso sur tout ce qui se trouvait à sa portée. Un jour, il vit un cheval superbe à demi caché par un repli de terrain. « A moi, cette cavale indomptée ! » s'écria-t-il. Son lasso tournoya, se détendit en sifflant et l'animal fougueux fut capturé. Hélas ! Ce n'était qu'un cheval de bois à bascule que Marius dut rendre à son jeune propriétaire. Cet incident ridicule ne refroidit pas le zèle de Marius. On ne le vit



plus, dans les rues de sa ville natale, que porteur du fameux lasso. Or, un jour que l'apprenti cow-boy se trouvait avec deux petits camarades, des appels au secours se firent entendre, poussés par des gens qui fuyaient de tous côtés, en proie à une terreur panique. Auguste la grenouille, accourant à son tour, explique :



« C'est un chien enragé ! Il a l'écume à la bouche, les oreilles basses et la queue entre les jambes. Il vient par ici ! En entendant cela Antoine l'amiral et Marc le frisé prirent la fuite avec Auguste. Quand Marius, d'abord cloué au sol par la peur, voulut en faire autant, il était trop tard : l'animal était devant lui !



Oui, c'était bien le chien enragé. Pas de doute possible. Il avait incontestablement la bave aux lèvres et l'oreille basse. « Inutile d'essayer d'amadouer cette bête féroce », se dit Marius. La parole est au lasso ! La terrible lanterne fit son office et l'animal fut capturé du premier coup par sa queue en panache qu'il portait haute, fait exceptionnel chez un chien enragé.

La Jeunesse Extraordinaire de Marius



Marius avait escompté un autre résultat. En lui immobilisant les mâchoires dans le noeud coulant du lasso, il l'eût mis dans l'impossibilité de mordre? Le chien enragé n'en avait guère envie. Pour s'en convaincre, il suffit de le voir fuir au grand galop en entraînant son tourmenteur à sa suite.



Le chien tira tellement sur cette laisse qu'elle se rompit. Il continua à courir droit devant lui. Et, tout-à-coup, avant que Marius lancé courageusement à ses trousses ait eu le temps d'intervenir, l'animal dangereux se précipita sur une fillette qui sortait d'une pâtisserie et plongea son museau dans le cornet de crème fouettée qu'elle venait d'acheter.



Tout en se pourléchant les babines, le chien avait un regard si joyeux qu'il semblait dire : « Ce garçonnet a joliment bien fait de ne pas m'immobiliser les mâchoires dans le noeud coulant de son lasso! » Mais, déjà, Marius arrivait « Sauve-toi vite! cria-t-il à la fillette. — Me sauver? Pourquoi? » interrogea-t-elle — Tu ne vois pas qu'il est enragé? — Lui? Pas plus enragé que vous! ».



La fillette ajouta : « D'abord, c'est mon chien. » Marius insista : « Sauve-toi ! Il est enragé. La preuve, c'est qu'il a l'écume à la bouche. — C'est pas de l'écume, c'est de la crème fouettée. C'est le deuxième cornet qu'il me mange depuis tout-à-l'heure! » Plantant là Marius, elle rentra chez le pâtissier pour en acheter un troisième. Et notre héros se trouva nez à nez avec un animal étrange.



Ah ! celui-là, Marius n'eut pas besoin de le regarder deux fois, pour deviner qu'il avait devant lui le chien hydrophobe qui semait la terreur dans la ville. Il prit ses jambes à son cou et fila, à une allure de record, inévitée par l'innoffensif toutou amateur de crème fouettée. Ce fut un beau match!



Le chien enragé — le vrai — se lança à leur poursuite. Mais, les yeux injectés de sang, il ne vit pas une bouche d'égout restée ouverte. Il y tomba, la tête la première, et se noya. Marius fit courir le bruit que cette mort était due à sa vaillance. Les uns célébrèrent son courage, les autres flétrirent sa vantardise.

Un Record d'Alpinisme



Marius, sentant grandir une renommée qu'il croyait de bon aloi, proposa un jour à ses petits camarades :
 « Si nous fondions un club sportif et athlétique, dont je serais, naturellement, le président ? — Approuvé ! » s'écrièrent en chœur Antoine « l'Amiral », Marc « le friât » et Auguste « la grenouille ». — Et moi, j'offre le fanion du MARIUS-CLUB ! » dit l'Oncle Olive.



Il fut convenu que ce fanion serait confié au président du Club qui allait passer ses vacances dans les Pyrénées. « Je le planterai au sommet des pics les plus inaccessibles ! » promit Marius, avec emphase. Sitôt arrivé sur les lieux de ses futurs exploits, notre alpiniste pria un guide de le conduire au sommet du Mont Téliard ainsi nommé parce que ce mont ressemble à un bloc de nougat.



« Impossible ! répondit le guide — Pourquoi ? interrogea Marius — Parce que, pour réussir cette ascension, il faut être aigle ou chamois. Etes-vous l'un ou l'autre, mon petit ami ? — Je suis les deux ! » répondit orgueilleusement Marius. Et, puisque vous ne voulez pas m'accompagner, j'irai seul. » Cette rodomontade reçut, sur-le-champ, un commencement d'exécution.



Le présomptueux garçon ne fut pas long à s'apercevoir de la difficulté d'ascensionner pour un alpiniste consommé et, à plus forte raison, pour un novice inexpérimenté. Il se tira pourtant, à son honneur de pas difficiles et de situations délicates. Mais, malgré sa sagacité et son énergie, il ne sut vraiment que faire lorsqu'il trouva sa route barrée par un précipice très large, impossible à franchir.



Un isard — ainsi appelle-t-on le chamois dans les Pyrénées, — un isard tira Marius d'embaras. Soit hasard, soit malice, cet bête des montagnes passa entre les jambes écartées du garçonnet et franchit le précipice, avec ce fardesur sur l'échine, le plus aisément du monde. Marius se trouva de l'autre côté de la crevasse, avant d'avoir eu le temps de se demander ce qui lui arrivait.



Il s'y trouva déposé, un peu brutalement il est vrai, mais ravi d'avoir fait un pas de plus vers le but visé. Quand il se rendit compte de l'aide précieuse qu'il devait au gracieux animal, il s'écria : « Cela ne m'étonne plus si le guide me demandait si j'étais chamois : seul un chamois pouvait réussir ce saut ! »

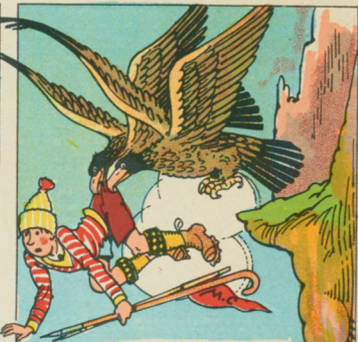
Hélas ! Marius n'était pas plus avancé pour cela ! Il s'aperçut effectivement qu'il se trouvait en face d'une muraille à pic qui ne comportait aucune saillie pouvant aider à grimper pour la gravir. Quant à revenir en arrière, il n'y fallait pas songer, à cause de la crevasse, à moins de prêter l'assid de renouveler son exploit.

Situation terrible, angoissante et sans issue ! Et, pour comble de malchance, Marius se trouva aux prises avec un couple d'aigles belliqueux qui



souppannaient le jeune garçon d'en vouloir à leur nichée d'aiglons. Marius dut se défendre vigoureusement contre les entreprises de ces envergures.

A force de s'escrimer des serres et du bec, les grands oiseaux de proie finirent par saisir le jeune alpiniste par le



fond de sa culotte et il l'emportèrent dans les airs, lui faisant goûter — médiocrement ! — les joies de l'aviation.

Marius caressa un moment l'espoir que ses

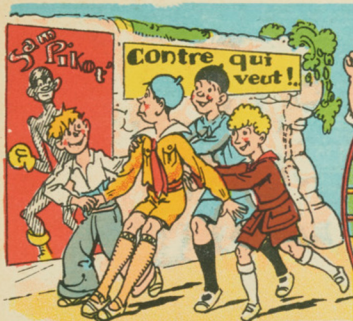


ravisseurs allaient le descendre doucement dans la vallée et le déposer à la porte de son hôtel. Espoir insensé et déçu ! Du reste le Destin préparait au président du MARIUS-CLUB une fin de journée plus glorieuse. Au lieu de descendre, les aigles s'élevèrent dans l'azur. Quand ils furent montés assez haut, ils lâchèrent leur fardeau. Pour la seconde fois, Marius prit brutalement contact avec le sol. Mais... oh ! joie ! Il vit que l'endroit où il se trouvait était le point culminant de ce bloc de nougat qu'on a baptisé le Mont Téliard. Tout joyeux, il y planta le glorieux fanion de son club, cadeau de l'oncle Olive.

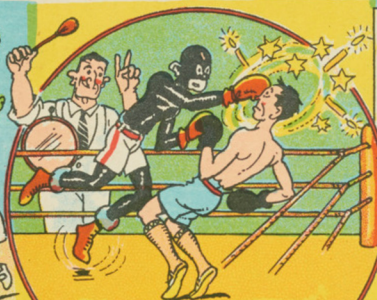


Comment le jeune alpiniste fut-il descendu de son perchoir par les guides qui, d'en bas, suivaient ses exploits à la lorquette, l'histoire reste muette sur ce chapitre. Toujours est-il qu'à la descente, il fut porté en triomphe, couvert de fleurs, félicité par les uns et accusé, par les autres, d'avoir rêvé cette singulière ascension.

Marius a des poings d'acier



Le MARIUS-CLUB au grand complet, président en tête se rendait à une réunion athlétique quand une affiche attira l'attention de tous les membres de cette intéressante société sportive. Sur cette affiche, on voyait un négroillon boxeur, du nom de Sam Pikott, matchant « contre qui veut !... » « Voilà une occasion pour toi de te distinguer Marius ! Va te faire inscrire ».

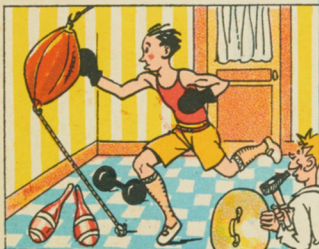
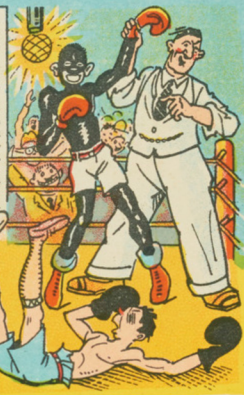


Tel fut le cri unanime d'Antoine « l'Amiral », de Marc « le frié » et d'Auguste « la grenouille ». Situation délicate pour Marius, partagé entre l'envie, d'être, une fois de plus, ses camarades et le désir

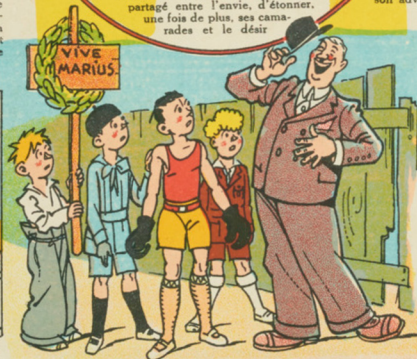
légitime de conserver à sa physionomie la forme que lui avait donnée la nature. Il ne put cependant reculer et le match eut lieu.

Naturellement, le résultat n'était pas douteux, les deux boxeurs n'étant réellement pas de la même catégorie. Marius dut se contenter d'encaisser swings et uppercuts.

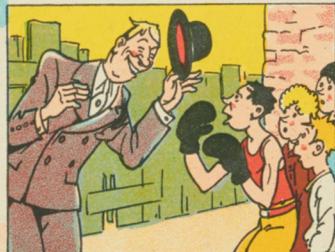
Il le fit loyalement jusqu'au moment où, jugeant qu'il en avait assez il se coucha sur le ring et fit semblant de s'endormir, laissant la victoire à son adversaire.



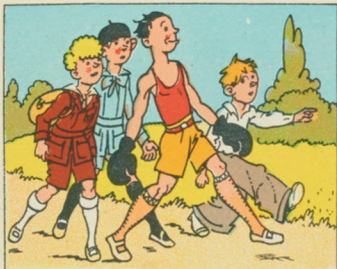
Cette défaite, pourtant explicable, porta quelque atteinte à sa renommée. Une revanche s'imposait, remise à une date ultérieure, pour permettre à Marius de s'entraîner sérieusement en vue de ce second match. L'Oncle Olive paya à son neveu un magnifique punching-ball sur lequel le futur boxeur s'escrima du mieux qu'il put.



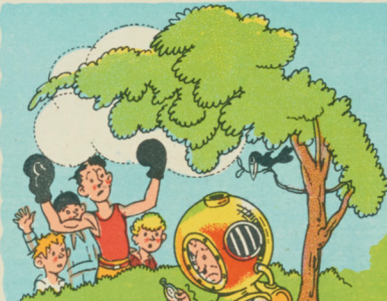
Marius finit par prendre son rôle tellement au sérieux qu'il adopta, une fois pour toutes, le costume de boxeur. C'est dans ce costume qu'on le vit se promener en ville, gants aux poings, à la tête de son escouade de sportifs convaincus. Il crut devoir en outre, prendre l'allure belliqueuse des gens qui ne rêvent que plates et bosses. Un monsieur se permit de trouver cette attitude ridicule.



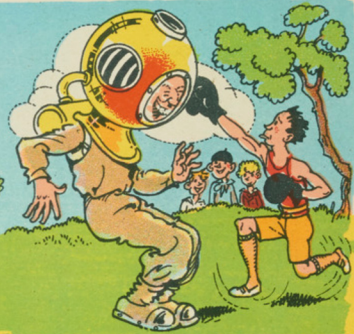
Marius le rabroua vertement et lui proposa, séance tenante, un match en un nombre incalculable de rounds « que je gagnerai ! certifiera le fanfaron. — Je n'en doute nullement, consentit le monsieur. Mais, puisque vous êtes en costume professionnel, permettez-moi de matcher, moi aussi, dans le costume de mon métier — C'est tout naturel » accepta Marius.



Le combat fut fixé au lendemain matin, dans un lieu assez désert des environs de la ville où l'on serait tranquilles. Le MARIUS-CLUB s'y rendit. En tête marchait le président, Antoine et Auguste suivaient, Marc fermait la marche en qualité d'infirmier, car il portait le sac pharmacie, son père étant herboriste de son état.



Quand ils arrivèrent sur le lieu du combat, une surprise les attendait : un scaphandrier était assis sur un tertre et consultait sa montre. Ce n'était pas possible que ce fût là le Monsieur de la vieille, l'homme que Marius avait défilé, celui qu'il voulait mettre knock-out dans le moins de rounds possible ! C'était bien lui, pourtant ! Cet homme était



scaphandrier de son état et, selon les clauses du combat, il était venu en costume professionnel. Marius fit la grimace mais, beau joueur, il s'exécute. Et les coups de poing commencèrent de s'abattre sur la boule de cuivre sous laquelle le scaphandrier, merveilleux encaisseur n'ait comme une baleine qui a trouvé un stylo.

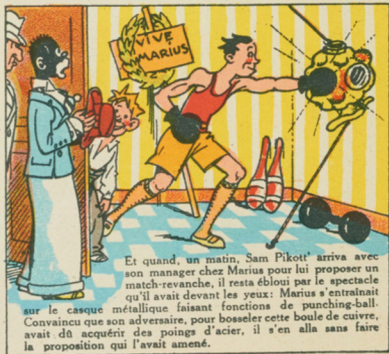
Au bout de deux minutes que durait ce match humoristique, le



scaphandrier, se décoiffa et ordonna : « Assez ! Mon petit ami, je vous proclame vainqueur, et je n'ai aucune honte à avouer que je suis min knock-out par le fou rire !... » Et il s'en alla en riant à terre haleine, sans songer à reprendre sa boule de cuivre. Jamais plus Marius n'entendit parler de cet adversaire



hilare. Quelques jours plus tard, personne n'était venu réclamer le casque du scaphandrier, Marius se crut autorisé à le garder et à s'en servir pour reconquérir sa popularité. A coup de marteau, il bossela la boule de cuivre.

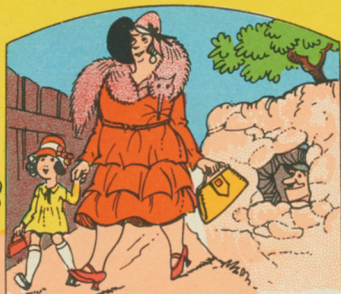


Et quand, un matin, Sam Pihot' arriva avec son manager chez Marius pour lui proposer un match-revanche, il resta ébloui par le spectacle qu'il avait devant les yeux : Marius s'entraînait sur le casque métallique faisant fonctions de punching-ball. Convaincu que son adversaire, pour bosseler cette boule de cuivre, avait dû acquérir des poings d'acier, il s'en alla sans faire la proposition qui l'avait amené.

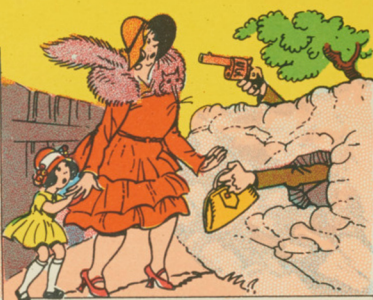
Marius détective



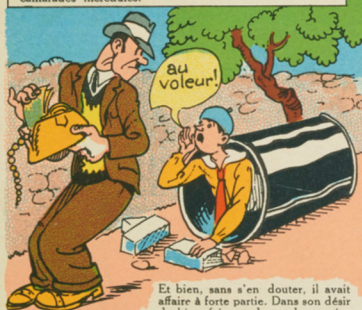
Il n'était bruit que d'un bandit terrorisant la ville et ses alentours. Le journal local consacrait de nombreuses colonnes aux exploits de ce malandrin, que personne n'avait vu et qu'il était, par conséquent, impossible d'appréhender. « Je démasquerai le personnage! » annonça Marius avec une assurance qui fit sourire ses petits camarades incrédules.



Le bandit eut-il vent de cette rodomontade? Nul ne le sait. Toujours est-il, s'il la connut, qu'il s'en soucia comme un poisson d'une pomme et qu'il continua la série de ses forfaits, au nez et à la barbe des policiers y compris Marius — qui cherchaient à le démasquer. Ce vilain personnage opérait généralement dans les endroits déserts ou peu passants.



Il s'attaquait de préférence aux femmes et aux enfants, car, spécialiste de l'agression à main armée, il tenait aussi peu que possible à aggraver son cas en mettant à mal ses victimes. Il se contentait de prélever une dime sur le contenu des sacs à main, en s'arrangeant de façon à ne pas faire voir son visage ingrat de malfaiteur prudent.

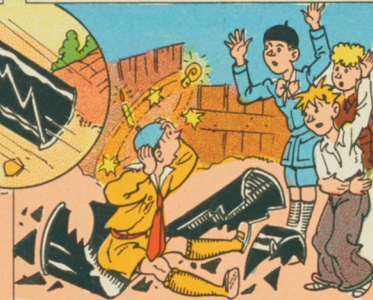


Et bien, sans s'en douter, il avait affaire à forte partie. Dans son désir à la société, Marius se découvrit des dons de détective qu'il ne se soupçonnait pas. Il réussit là où de plus expérimentés avaient échoué. A telle enseigne qu'un jour, au moment où le bandit faisait l'inventaire d'un sac à main qu'il venait de dérober, il entendit crier : « Au voleur! Au voleur! Arrêtez-le! »



Surpris, il chercha d'où venait cette voix vengeresse, et finit par découvrir Marius qui avait élu domicile dans un tuyau de fonte afin de surveiller les agissements du mabouffète homme. Furieux d'être découvert, ce dernier donna un violent coup de pied dans le tuyau.

A cet endroit, le terrain était fortement en pente,



Propulsé par le coup de pied, le tuyau de fonte se mit à dévaler cette pente à une vitesse de plus en plus accélérée, pour ne s'arrêter qu'au bas de la côte où il se brisa comme verre. Et Marius, abasourdi, se trouva au milieu de ses petits camarades non moins ahuris que lui de le voir en cet équipage.



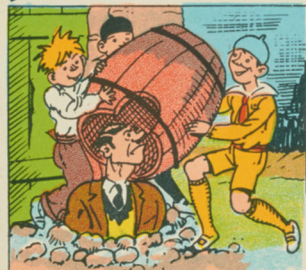
La capture du bandit était manquée pour cette fois, mais Marius avait obtenu l'appréciable résultat de connaître sa figure. Ce n'était donc que partie remise. Le hassard qui fait souvent le jeu de qui se fie à lui, mit de nouveau le jeune détective en présence de celui qu'il cherchait. L'ayant filé adroitement il découvrit sa retraite. Le malandrin logeait, en dehors de la ville, dans une maisonnette si délabrée



qu'on la disait abandonnée. Un soir, à l'heure où se lève la lune, Marius l'en vit sortir. Il alla chercher ses petits camarades et, armés de pelles et de pioches, ils creusèrent un trou profond devant la porte de la masure.



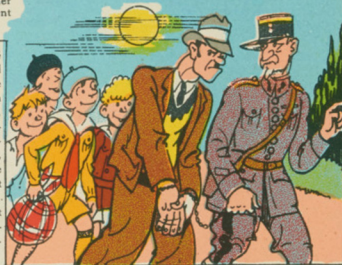
Dans ce trou, ils mirent un tonneau, défoncé d'un bout, qui servait à recueillir l'eau du ciel. Ils le recouvrirent d'un grand papier sur lequel ils versèrent de la terre. Cela fut fait si adroitement que le bandit, revenant peu après avec son butin, ne vit pas le piège et s'y fit prendre comme



un novice, en poussant un juron sonore. « Les écarts de langage n'ont jamais rien prouvé, mon bonhomme ! lui dit Marius. Je vous conseille de vous tenir tranquille ! » Aidé de ses petits camarades, Marius lui plaça sur la tête un second tonneau semblable au premier. Le bandit était si étonné qu'il laisse faire sans protester.



Le tonneau semblait avoir été fait tout exprès pour cet usage. Il comportait une ouverture par laquelle le malfaiteur fut autorisé à sortir la tête pour respirer. Et, pendant que Marius courait chercher les gendarmes, Antoine l'Amiral, Marc le frisé et Auguste « la grenouille » tenaient leur prisonnier en respect. Ils s'en acquittèrent à merveille, avec intelligence et bonne humeur.



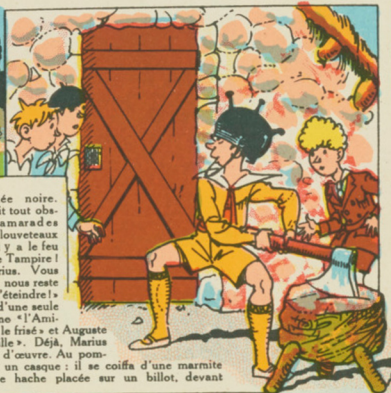
Quand le gendarme arriva, il n'eut plus qu'à prendre livraison du délinquant. Ainsi finit pour la ville et ses alentours un cauchemar angoissant, et cela grâce à Marius à qui ses concitoyens reconnaissants décernèrent le titre de « plus jeune détective ».

Marius, pompier honoraire

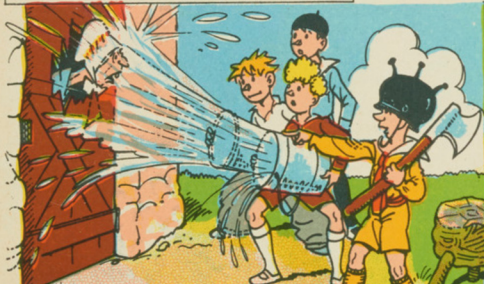


Comme tous les jours, au temps béni des vacances, le MARIUS-CLUB au grand complet, président en tête, était allé dans la campagne avoisinant la ville s'exercer aux jeux et travaux des boys-acouts. Tout-à-coup, ils virent un spectacle qui les glaça d'horreur. De la fenêtre de la maison habitée par la mère Tampire s'échappaient des nuages

d'une fumée noire. L'air en était tout obscurci. « Camarades éclairés, louveteux valeureux, il y a le feu chez la mère Tampire ! » s'écria Marius. Vous savez ce qui nous reste à faire ? — L'éteindre ! » s'écrièrent, d'une seule voix, Antoine « l'Amiral », Marc « le frisé » et Auguste « la grenouille ». Déjà, Marius était à pied d'œuvre. Au pompier, il faut un casque : il se coiffa d'une marmite et saisit une hache placée sur un billot, devant



la mesure incendiée. « Camarades éclairés, louveteux valeureux, fit encore Marius, par quel faut-il commencer ? — Par faire la part du feu ! — Parfait ! » Et Marius, cognant de



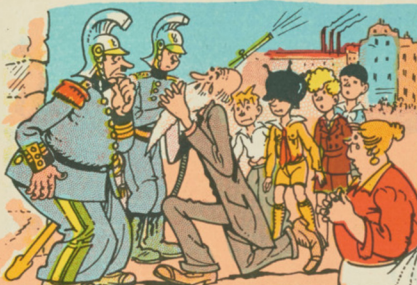
de toutes ses forces, défonça la porte à coups de hache, sans se soucier des conséquences. « Et maintenant, arrosons les décombres ! » commanda le président du MARIUS-CLUB dont le sang-froid admirable en de telles circonstances faisait réellement plaisir à voir. Les camarades éclairés, les louveteux valeureux



saisir des seaux d'eau et en lancèrent le contenu sur... la mère Tampire qui montrait un visage abîmé par la brèche faite dans sa porte. « Que voulez-vous ? petits polissons ! s'écria-t-elle courroucée ? — Il y a le feu chez vous, c'est plein de fumée — Le feu ! Vous rêvez ! S'il y a de la fumée, c'est que je faisais fondre une



bassine de graisse ! Dépêchez-vous de vous sauver, si vous ne voulez pas que je vous casse mon balai sur le dos ! Et vous me payerez les dégâts ! » Marius et ses petits camarades se dépêchèrent d'obéir à cet ordre et ils prirent la fuite. Ils ne s'arrêtèrent qu'aux portes de la ville, un peu penauds de cet excès de zèle intempestif qui allait leur coûter tout l'argent de leur tirelire. A ce moment, le tocsin se mit à sonner.

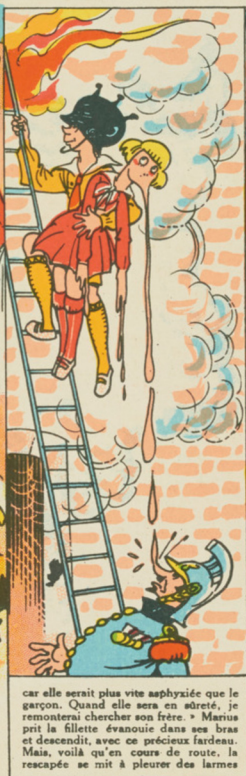


Un incendie — un véritable, celui-là ! — venait de se déclarer. Nos jeunes gens s'empresèrent de se rendre sur les lieux du sinistre où, déjà, les pompiers accourus mettaient leurs lances en batterie. Un vieillard larmoyant s'était jeté aux pieds du capitaine et l'implorait, d'une voix entre-coupée de sanglots : « Capitaine, c'est un père qui fait appel à vos sentiments d'humanité ! Sauvez mes deux pauvres petits qui sont restés, là-haut ! ».



enfant ! Ah ! le noble cœur ! Ah !... » Marius ne l'entendait pas, grisé qu'il était par l'acte héroïque qu'il accomplissait. Arrivé en haut de l'échelle, il pénétra dans la mansarde où, à travers la fumée qui envahissait la pièce, il vit les enfants où il devait sauver deux enfants de son âge, à peu près.

De ces enfants, l'un était un garçon et l'autre une fille. Lequel sauver le premier ? s'interrogea Marius. La fillette, évidemment.



car elle serait plus vite asphyxiée que le garçon. Quand elle sera en sûreté, je remonterai chercher son frère. » Marius prit la fillette évanouie dans ses bras et descendit, avec ce précieux fardeau. Mais, voilà qu'en cours de route, le rescapé se mit à pleurer des larmes



Cet appel ne pouvait rester inentendu de ces braves gens que sont les pompiers, héros modestes toujours prêts à se sacrifier. L'un d'eux sauta sur l'échelle et commença de monter pour accomplir sa noble mission. Mais Marius, plus agile et tout aussi courageux, grimpa sur le dos du pompier et le devança, aux acclamations frénétiques du vieillard.

« Bravo ! Bravissimo ! » s'écriait le vieil homme. Ah ! le courageux



de ciré rose qui, en tombant sur le nez du capitaine des pompiers, en doubla le volume. Arrivée en bas, elle était complètement fondue. « Vous êtes un petit sot ! rugit le vieillard, qui était un monstre de marionnettes. Si vous vous étiez dépêché, mes poupées ne seraient pas fondues ! — Et vous, vous êtes un vicieux égoïste ! dit l'officier. On ne risque pas une vie humaine pour sauver des marionnettes ! Quant à ce garçon, il a bien mérité de la Patrie : je le nomme « pompier honoraire ! »

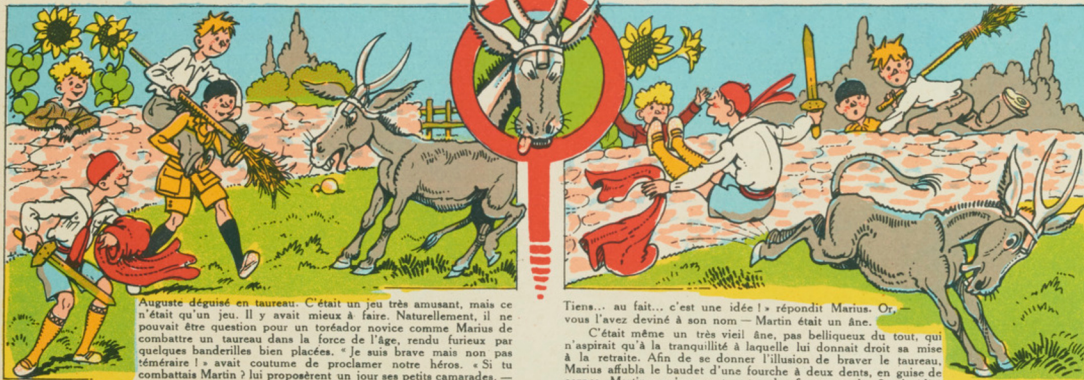
Une brillante corrida



Marius avait donné toute satisfaction à ses parents au cours de l'année scolaire. Pour le récompenser, l'oncle Olive Cabasson l'emmena en Espagne où avaient lieu de grandes courses de Taureaux. Car l'oncle Olive était un admirateur passionné des corridas. Il n'hésitait pas, au moment pathétique de la course, à lancer au toréador vainqueur tous les objets de valeur qu'il avait sur lui. Quant à Marius qui n'avait rien à offrir, il manifestait son enthousiasme par ses applaudissements. Une vieille dame espagnole en fut si touchée qu'elle accosta l'oncle Olive

à la sortie, pour lui prédire que son neveu, pour peu qu'il veuille s'en donner la peine, serait un jour une des gloires de l'arène et qu'il illustrerait, épée en main, le nom de famille des Cabasson et son prénom de Marius.

Marius avait une trop haute opinion de sa valeur pour ne pas croire à cette flatteuse prophétie. Sitôt rentré chez lui, il commença son apprentissage de picador. Grimpé sur les épaules de Marc « le frisé », il affronta sans sourcilier son camarade



Auguste déguisé en taureau. C'était un jeu très amusant, mais ce n'était qu'un jeu. Il y avait mieux à faire. Naturellement, il ne pouvait être question pour un toréador novice comme Marius de combattre un taureau dans la force de l'âge, rendu furieux par quelques banderilles bien placées. « Je suis brave mais non pas téméraire ! » avait coutume de proclamer notre héros. « Si tu combattais Martin ? lui proposèrent un jour ses petits camarades. —

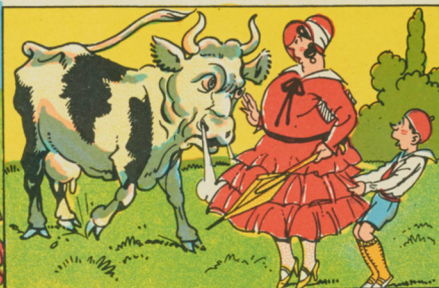
Tiens... au fait... c'est une idée ! » répondit Marius. Or, vous l'avez deviné à son nom — Martin était un âne.

C'était même un très vieux âne, pas belliqueux du tout, qui n'aspirait qu'à la tranquillité à laquelle lui donnait droit sa mise à la retraite. Afin de se donner l'illusion de braver le taureau, Marius affubla le baudet d'une fourche à deux dents, en guise de cornes. Martin ne s'en montre pas plus fier pour cela. Sa placidité



s'accoutumait mal de cette corrida forcée. Au bout d'un moment, il se débarrassa de son tourmenteur en se servant, non de ses cornes postiches dont il ignorait l'emploi, mais de la ruade, son arme naturelle.

Marius fut très vexé. Aussi laissa-t-il le bandet en paix. Du reste, il considérait son apprentissage comme terminé. Ses petits camarades le pommetrèrent « toréador stagiaire », et il ne fut plus question de corrida, jusu au iour où



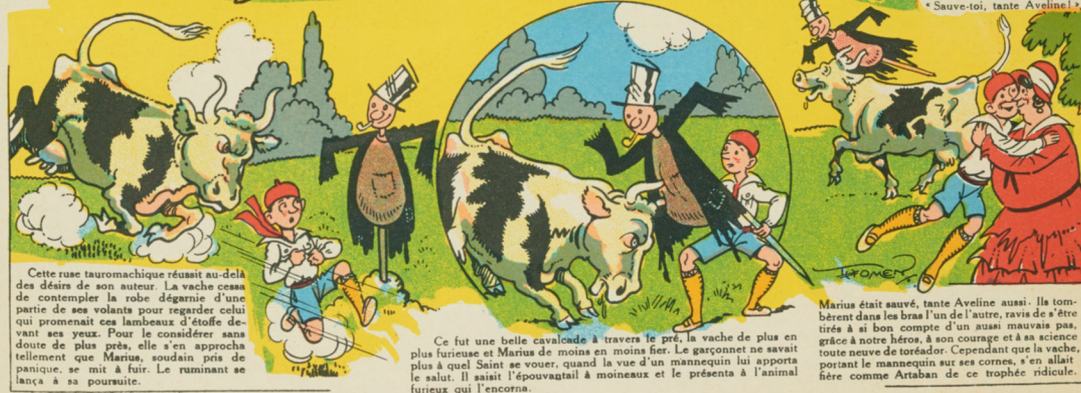
le valeureux garçon fut admis à faire ses preuves. Ce jour-là, Marius se promenait dans la campagne avec tante Aveline.

La copuleute dame, dont la coquette était le péché mignon, arborait une toilette tapageuse d'un rouge vif qui se voyait de dix lieues à la ronde. A la vue de cette tache écarlate sur le verre uni de la prairie où elle broulait, une vache s'en approcha, en donnant des signes évidents de fureur contenue. On sait que la couleur rouge produit cet effet sur les bovidés, surtout pour



peu qu'il y ait de l'orage dans l'air, ce qui était le cas.

Marius flaira le danger. S'il n'était encore que « toréador stagiaire », il se souvenait de ce qu'il avait vu avec l'oncle Olive, aux corridas espagnoles. Avant que tante Aveline ait eu le temps de protester, il arrachait deux volants à la robe écarlate et les brandissait sous les naseaux de la vache, afin d'attirer son attention sur lui, en même temps qu'il criait : « Sauve-toi, tante Aveline ! »



Cette ruse taumachique réussit au-delà des désirs de son auteur. La vache cessa de contempler la robe garnie d'une partie de ses volants pour regarder celui qui promenait ces lambeaux d'étoffe devant ses yeux. Pour le considérer sans doute de plus près, elle s'en approcha tellement que Marius, soudain pris de panique, se mit à fuir. Le ruminant se lança à sa poursuite.

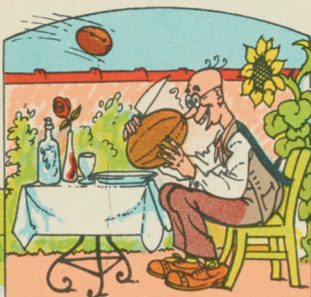
Ce fut une belle cavalcade à travers le pré, la vache de plus en plus furieuse et Marius de moins en moins fier. Le garçonnet ne savait plus à quel Saint se vouer, quand la vue d'un mannequin lui apporta le salut. Il saisit l'épouvantail à moineaux et le présenta à l'animal furieux qui l'encorna.

Marius était sauvé, tante Aveline aussi. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, ravis de s'être tirés à si bon compte d'un aussi mauvais pas, grâce à notre héros, à son courage et à sa science toute neuve de toréador. Cependant que la vache, portant le mannequin sur ses cornes, s'en allait hère comme Artaban de ce trophée ridicule.

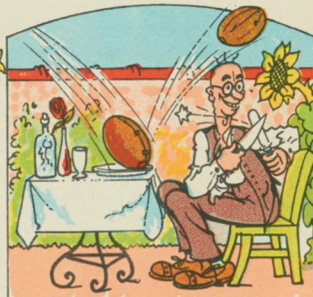
Aux prises avec un requin.



Marius, Marc «le friasé» et Antoine «l'Amiral» s'exerçaient à lancer le ballon ovale, en vue d'un match de rugby auquel ils devaient prendre part quelques jours plus tard. Admirons avec quelle science, quelle adresse et quel coup d'œil, les membres du MARIUS-CLUB envoient et reçoivent le

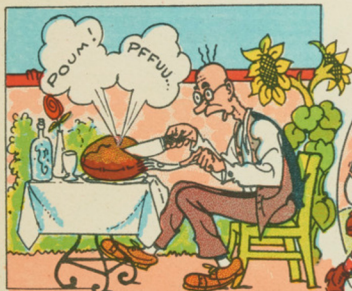


ballon. Quelles précieuses recrues pour l'équipe dont ils feront partie ! Maintenant, regardons, dans un jardin voisin de l'endroit où les jeunes sportifs prennent leurs ébats, ce que fait M. Godiveau. M. Godiveau est un gourmet qui s'apprête à déguster une



pastèque ultra-mûre, arrosée d'une vieille bouteille d'un vin comme il n'y en a que dans sa cave, objet de tous ses soins.

Afin de couper des tranches bien nettes et sans bavures — condition indispensable pour déguster une pastèque plus que mûre — M. Godiveau détourna ses regards de son



futur régal pour agiguler son couteau. A ce moment, il se produisit un événement dont M. Godiveau, très myope et dur d'oreille, ne se rendit pas compte.

Marius ayant gratifié le ballon d'un de ces coups de pied formidables qui comptent dans la vie d'un ballon de football, celui-ci passa par dessus le mur, et vint choir sur la table de M. Godiveau où il remplaça le melon d'eau



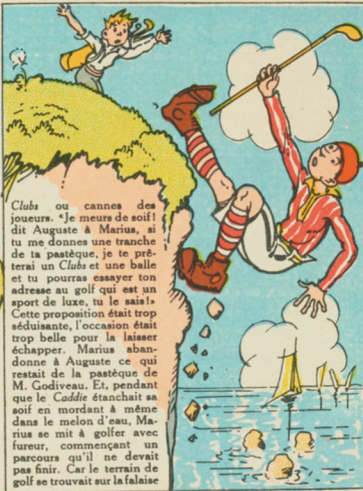
propulsé lui-même par-dessus le mur, en vertu du choc en retour. Et M. Godiveau ne comprit jamais pourquoi, sa pastèque ne contenait



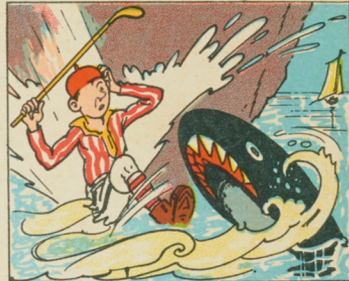
que du vent et sentait le vieux cuir et le caoutchouc usagé. De son côté, Marius se demanda, et se demandera toute sa vie, (à moins qu'il ne lise cette histoire relatant ses hauts faits) pourquoi le ballon de rugby qu'il reçut sur l'occiput déversa, sur son crâne, une pulpe sucrée d'une jolie couleur orangée et une cargaison de pépins de melon.



Cet incident, en privant les jeunes gens de leur ballon, mit fin à l'entraînement. Marius prit congé de ses petits camarades et s'en alla en déguisant une tranche de la pastèque qu'il avait bien gagnée. Il s'engagea par inadvertance sur le terrain de golf où Auguste « la grenouille » remplissait l'emploi de Caddie pour porter les

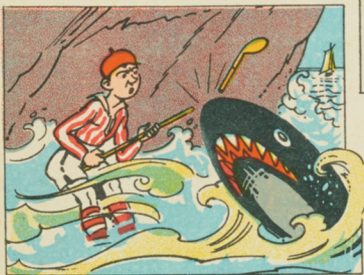


Clubs ou cannes des joueurs. « Je meurs de soif ! dit Auguste à Marius, si tu me donnes une tranche de la pastèque, je te prêterai un Club et une balle et tu pourras essayer ton adresse au golf qui est un sport de luxe, tu le sais ! Cette proposition était trop séduisante, l'occasion était trop belle pour la laisser échapper. Marius abandonne à Auguste ce qui restait de la pastèque de M. Godiveau. Et, pendant que le Caddie étanchait sa soif en mordant à même dans le melon d'eau, Marius se mit à golfer avec fureur, commençant un parcours qu'il ne devait pas finir. Car le terrain de golf se trouvait sur la falaise



bordant la mer. Un faux mouvement fit perdre l'équilibre à notre golfeur occasionnel.

Heureusement pour lui que la mer était haute. Sans quoi, il se fût rompu les os sur les galets de la plage. Une couche d'eau le reçut et il s'y assit comme dans un fauteuil. Mais — terreur ! — à côté de lui, se dressait un requin menaçant, à demi sorti des flots. Marius sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.



Le cri qu'il crut pousser pour appeler au secours, s'étrangla dans sa gorge. En réalité, aucun son ne sortit de sa bouche. Du reste, à quoi bon appeler ? Qui entendrait son appel perdu dans le vacarme des lames se brisant au pied de la falaise ? Marius préféra vendre courageusement sa vie. Il commença par casser son CLUB sur le dos du redoutable squalo.



Il faut croire que le requin avait la tête dure. Il continua de le dresser, au-dessus des flots, en montrant sa redoutable mâchoire. Tout-à-coup, Marius aperçut un baigneur qui, insouciant du danger, souriait pour montrer que ce bain lui plaisait. Notre héros s'accrocha instinctivement à lui. Et, comme il avait pied, il ferma les yeux et attendit.



Qu'attendit-il ? Que la mer se retire et le requin aussi. Une heure passa ainsi. Marius s'aperçut qu'il n'avait pas été dévoré. Il ouvrit les yeux. Et alors, il vit que le requin et le baigneur étaient des rochers sculptés et peints. « Oh ! le petit niais ! Il s'y est laissé prendre ! » plaisanta le vieil artiste qui était l'auteur de cette farce.

L'imbattable champion



Le MARIUS-CLUB tenait ses réunions dans un terrain vague pompeusement décoré du titre de « Stade ». N'entrant pas qui voulait dans cet enclos où nos jeunes athlètes s'adonnaient au Sport avec la fougue de leur âge. Un jour, pourtant, un étranger en franchit le seuil par surprise et se mit à interpeller les membres du MARIUS-CLUB avec arrogance.



« Je étais l'imbattable champion Harry-Cover, de Cincinnati, dit-il. Personne n'existait devant moi ! — Pas même notre président » interrogea narquoisement Marc le frisé. — Personne, je - dia ! — C'est ce que nous verrons ! » Une série de Matches fut décidée entre Harry-Cover et Marius. L'imbattable champion des bords de l'Ohio s'aboucha avec le nommé « Propre à rien ». Moyennant une certaine somme d'argent, ce méchant garçon accepta de seconder les mauvais desseins du jeune citoyen des Etats-Unis. La série des matches devait débuter par une épreuve de vitesse en nage libre. A l'heure dite, les deux nageurs s'alignèrent sur le ponton. Au coup de pistolet du starter Auguste.



ils plongèrent avec ensemble. Alors se joua sous l'eau un de ces drames rapides suscités par l'envie. En même temps que les nageurs, « Propre à rien » s'était mis à l'eau. Il ramassa vivement le bout d'une corde qu'il avait attachée la veille à un pieu de pilotis, et il attendit que les matcheurs fussent près de lui pour faire ce qui lui était commandé.



Il y a, pour justifier ce qui se passa alors, plusieurs proverbes dont le plus connu est : « Souvent est pris qui croyait prendre ! » Ce fut ce qui arriva à Harry-Cover. Par suite d'une erreur regrettable pour lui, le gendement en qui il avait placé sa confiance s'était trompé et lui avait fait subir le sort destiné à Marius.



Harry-Cover se trouva donc solidement attaché au pieu et incapable de faire un mouvement pour suivre son concurrent qui s'éloignait de la berge à larges brassées. « A moi ! Au secours ! s'écria-t-il, j'ai une anguille enroulée autour de mon jambe ! » On lui passa un couteau dont il se servit pour couper la corde. Et les reproches

Marius vedette de cinéma



Un jour, arrêté devant un cinéma, Marius dit à ses petits camarades : « Ah ! tourner... devenir une grande vedette... voilà mon rêve le plus cher ! » — Rien n'est plus

facile, quand on est photogénique comme tu l'es ! » s'écria, avec conviction, un monsieur qui passait par là. Comme le garçonnet le considérait d'un air ébahi le monsieur expliqua : « Tu m'es sympathique et je veux t'aider à réaliser ton rêve. Si donc tu as le réel désir de tourner un film, promène-

toi demain matin à 9 heures précises dans le petit bois. Tu prendras l'allée centrale et tu t'arrêteras quand tu verras une fleur merveilleuse poussée au pied d'un châtaignier. Je ne t'en dis pas davantage ! » L'occasion était trop tentante pour que Marius la laissât échapper, bien que ce ne fût pas très prudent d'écouter ainsi un inconnu. Mais notre héros croyait ignorer la peur. À l'heure dite, il arriva au lieu du rendez-vous. À l'endroit désigné, il vit la fleur merveilleuse. Cette fleur était faite, en guise de pétales, des plumes de la coiffure d'un Peau-Rouge. L'Indien et un de ses parents



caché derrière l'arbre bondirent sur Marius, en brandissant tomahawk et couteau à sculper. Ces sauvages empoignèrent Marius plus mort que vif en le traitant de : « Mon frère au visage pâle ! » Ce fut si soudain et rapide que le jeune homme en resta médusé. « Quelle aventure ! » murmura-t-il. Et quelle ne fut pas sa surprise de se trouver en face du monsieur qui lui avait conseillé cette promenade. « Oh ! Monsieur... débarrassez-moi de ces individus exotiques ! » implora-t-il.



Hélas ! L'aimable personnage de la veille ne devait plus nourrir les mêmes sentiments d'aménité à l'égard de Marius, car il vociféra : « Que l'on attache solidement ce galopin au poteau de torture ! » Les Peaux-Rouges n'attendaient que cet ordre pour l'exécuter « compris, monsieur le metteur en scène ! » firent-ils avec déférence.



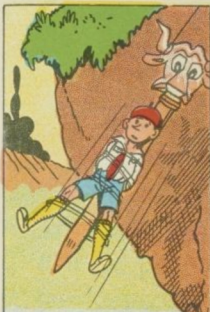
Pendant que les Sioux ligotèrent le garçonnet après un poteau bariolé dont le chapiteau grossièrement sculpté représentait une tête de vache, un quatrième personnage, resté caché jusqu'à ce moment, entra en scène et se mit à tourner la manivelle d'une espèce de moulin. « Peut-être vont-ils tout de même me faire une



tasse de café pour me donner la force de supporter la torture » murmura Marius. Mais l'homme au moulin vint lui braquer son instrument sous le nez en disant : « Je vais en faire un très gros plan ! » « Au secours ! Ou, veut me mitrailler à bout portant ! » s'écria Marius, victime d'une hallucination causée par la peur qui lui faisait prendre l'appareil de prise de vue pour un monstre horrible et terrifiant.



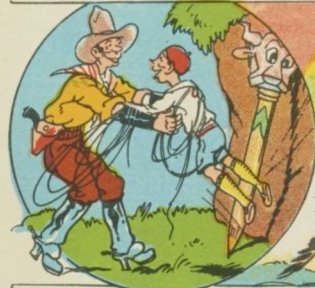
Le mouvement qu'il fit pour se rejeter en arrière déraîna le poteau. Cet accident devait être prévu, car une voix s'éleva, au-dessus de Marius : « Courage mon neveu, je viens à ton secours ! Il ne sera pas dit que le fils de mon bien-aimé frère sera la victime de



ces chiens de prairie ! Le temps de dérouler mon lasso et je suis à toi ! » La lanterne de cuir décrivit un large cercle dans l'espace et vint en sifflant s'enrouler autour du poteau ; Marius sentit qu'il ascensionnait. Il murmura : « Ma foi, tant pis ! J'aime encore mieux cela que de servir de



jouet à ces sauvages ! » Il ajouta joyeusement, toute crainte bannie : « Et puis, je ne suis pas fâché de faire la connaissance de cet oncle dont je n'ai jamais entendu parler. S'il est aussi bon que l'Oncle Olive et que la tante Aveline, je pourrai m'estimer le plus favorisé des neveux ! ».



Une minute plus tard, le héros de cette singulière aventure se trouvait dans les bras de ce parent ignoré l'instant d'avant. Mais, ce qui lui gâtait son plaisir, c'était de voir de nouveau braqué sur lui le singulier petit moulin qui l'avait tant effrayé quand



il était attaché au poteau, sous les regards féroce-ment ironiques des Peaux-Rouges tortionnaires.

Du reste, ces derniers ne tardèrent pas à réapparaître, souriants et contents d'eux-mêmes comme s'ils ne venaient pas de commettre une inqualifiable agression à main armée sur un adolescent sans défense. Le moniteur de la veille se joignit au groupe et dit avec bonne humeur : « Merci, mes enfants ! Merci à toi surtout, mon



CINÉ

petit gros ! Tu as tourné superbement le rôle du neveu du cow-boy. Voici ton salaire. » Et le metteur en scène donna à Marius quelques billets de banque avec l'assurance qu'il serait projeté sur les écrans du monde entier dans un super-film intitulé : « Marius chez les Sioux ».



Un record d'aviation



Depuis quelque temps, Marius occupait ses loisirs à une étrange besogne.

Enfermé dans le cabinet de travail de l'Oncle Olive, il couvrait de figures géométriques et de calculs compliqués, des rames entières de papier. C'est que notre homme s'était mis à rêver d'aviation. Et, pour faire de ce rêve une réalité, il cherchait à se procurer, au meilleur compte, les ailes nécessaires à son envol dans le ciel.

Quand les plans de la machine volante furent bien au point, il fallut s'occuper de la construire, et cela dans le plus



grand secret ; car on sait combien un inventeur est en danger de se faire voler son invention par des confrères peu scrupuleux. Marius n'avait pas cela à craindre de son camarade Auguste dont il s'assura la collaboration benévoles.

Outre qu'il était tout dévoué à Marius, Auguste



était plus apte à enfoncer un clou dans une planche qu'une idée dans son cerveau prime-sautier. Il mit tant d'ardeur à aider son ami que le « Marius I. » se trouva fin prêt en moins d'une semaine. Un jour que le météorologue signalait des conditions atmosphériques favorables, l'aviateur et son mécano grimperent l'appareil au grenier.



Quelques instants plus tard, Tante Aveline étant sortie sur le pas de sa porte pour voir ce qui ameutait la foule, leva à son tour les yeux au ciel et s'écria, tremblante d'effroi : « Là-haut ! Là-haut ! Marius... il est complètement fou ! — Permetts, ma chère ! reprocha Oncle Olive. Parles mieux d'un enfant hétérologue qui est tout mon portrait... » « En conviens ! Ce jeune fou est tout le portrait de vieux fou que tu es ! » « Là-haut à la hauteur du dernier étage de



la maison le Marius I. se balançait mollement, soutenu par une poulie courant sur une corde. Avant le grand envol, le futur as essayait sa résistance au vertige, en même temps qu'un système de rames destinées à remplacer le moteur trop capricieux



Hélas ! Ce baptême de l'air se termina mal. La chute fut amortie par un matelas judicieusement placé à terre avant l'expérience. Sur les instances de la pussillanime Tante Aveline, Marius déclara renoncer à l'aviation, — momentanément du moins. Un matin, il vit entrer dans sa chambre Oncle Olive costumé en chasseur d'ours blancs



CINÉ



Table des Matières

Les glorieux débuts d'un grand homme	Pages	1-2
Une pêche miraculeuse	»	3-4
Le chien enragé	»	5-6
Un record d'alpinisme	»	7-8
Marius à des poings d'acier	»	9-10
Marius détective	»	11-12
Marius pompier honoraire	»	13-14
Une brillante corrida	»	15-16
Aux prises avec un requin	»	17-18
L'imbattable champion	»	19-20
Marius vedette de cinéma	»	21-22
Un record d'aviation	»	23-24





